

tions d'ancêtres, un tambour rituel *kundu* ou une proue de pirogue..., ainsi que diverses armes (arc et flèches, bâton ou massue). Pour les Salomon, neuf objets sont présentés allant d'un pagne en tapa de Vanikoro à des « barava », en passant par une statuette, des massues et autres. Parmi les vingt objets en provenance du Vanuatu on relève des objets cérémoniels tels que coiffes et assommoirs, un bâton de chef, des monnaies de grade en dent de verrat, des plats à *lap lap* ou à kava, des nattes et des flûtes en bambous gravés... Pour la Nouvelle-Calédonie, les vingt-sept objets présentés vont de la jupe monnaie traditionnelle, en passant par diverses monnaies de coquillages, os et poils de roussettes, nacres, fibres végétales et spathe de cocotier, pour en arriver aux fameux cassette ou massues bec d'oiseau, champignon, étoile ou phallique et aux sagaies de toutes sortes pour finir par une flèche faite, une poterie, des lames de pierre et des pierres de fronde. Détailler ces objets sur l'ensemble des pays serait ici impossible, on laissera au lecteur amateur d'arts le plaisir de les découvrir en feuilletant ce modeste et bel ouvrage.

Isabelle LEBLIC,  
CNRS-LACITO, Villejuif

MONNERIE Denis, 2005. *La parole de notre maison. Discours et cérémonies kanak aujourd'hui (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, CNRS Éditions – Éditions de la maison des sciences de l'homme, coll. Chemins de l'ethnologie, 287 p., bibliogr., index, glossaire, cartes, ill. fotogr. couleur et noir et blanc.

Denis Monnerie déploie dans un livre très complet la relation d'« événements » annoncée dans son article (pp. 213-231) du *Journal des Océanistes* n° 117 de 2003 consacré au cent cinquantième de la colonisation française de la Nouvelle-Calédonie. Il rappelle fort opportunément (p. 52) que le terme « événements » (au pluriel) est l'euphémisme préféré du gouvernement français et de son histoire officielle pour dénommer des guerres coloniales ou des épisodes tragiques dont on tente d'exorciser toute mauvaise conscience. À vrai dire, l'article et le livre s'intéressent à l'envers des événements majeurs que l'histoire cristallise autour des dates de traités, conventions et autres accords, ici en l'occurrence les accords de Matignon de 1988 et l'accord de Nouméa de 1998. Plus précisément, les faits examinés se situent à équidistance de ces deux dates et sont mobilisés par l'auteur dans une problématique interprétative qui associe tout événement à la mémoire sociale, à travers l'argumentaire des discours tenus et des actes cérémoniels posés par des communautés locales organisées en réseaux.

Chemin faisant, le livre prend prétexte de trois circonstances proches dans l'actualité pour analyser au plus près les multiples aspects d'un art oratoire kanak dont on ne finit pas de découvrir spécificité et subtilités. Mais sa spécificité est grave et ses subtilités traduisent en fait une complexité de situations qui ambitionnent, à tout moment, de conférer à l'actualité une dimension mythique, même si le mythe revêt les couleurs de l'histoire. Pour déchiffrer à son tour les situa-

tions évoquées et invoquées, l'auteur, en poste à l'université Marc Bloch de Strasbourg (avant la récente recomposition du paysage universitaire local), s'est porté sur le terrain du nord de la Nouvelle-Calédonie, précisément à Arama, pendant une période continue de deux ans, pour nous offrir, *in vivo*, les mille nuances d'un contexte cérémoniel inséré dans la pleine actualité des années 1993 et 1994. Ces années étaient elles-mêmes tributaires d'une histoire récente douloureuse, dont le livre remémore, étape par étape, les principaux événements qui trament les discours prononcés, à la fois à travers la longue et la courte durées.

La construction de l'ouvrage est simple et claire. Après un chapitre I de présentation des lieux et de leur charge historique récente et lointaine, le chapitre II énonce les cérémonies de « l'année des peuples indigènes » décrétée par l'ONU pour 1993 dans l'une des six « aires culturelles » reconnues par les accords de Matignon. Le chapitre III est consacré à des cérémonies similaires organisées à l'occasion du cent cinquantième de l'arrivée des missionnaires catholiques en Nouvelle-Calédonie. Le chapitre IV retrace celles de la réception officielle du haut-commissaire de la République française à Balade. Un chapitre de conclusion s'interroge enfin sur l'interaction sémantique et fonctionnelle entre trois termes (politique, coutume, culture) qui ne sont ni construits ni hiérarchisés de manière identique dans le contexte franco-métropolitain et dans le contexte franco-kanak. Juste retour de perspective pour un ouvrage qui est en quelque sorte un « produit dérivé » des accords de Matignon, stipulant expressément un rééquilibrage des pouvoirs et des ressources, y compris le financement des études régionales appropriées.

L'objet empirique d'analyse est le *thiam* (cérémonie d'accueil avec échanges verbaux et non verbaux) qui focalise toute l'attention de l'analyste et lui fournit le cadre social d'interprétation. Un *thiam* est « classique » s'il est pratiqué entre sociétés d'une même aire culturelle (ici l'aire septentrionale Hoot ma Whaap) de langue nyelâyu, et il est « transformé » s'il est accompli au cours de relations entre régions. Par rapport à l'article préliminaire de 2003, l'ouvrage de Denis Monnerie complète ici sa moisson de notes détaillées, d'illustrations photographiques en couleur et en noir et blanc sur les trois événements pris en compte et qui se sont déroulés dans un bref intervalle de temps et de lieux : respectivement à Bondé le 20 septembre 1993, à Balade le 25 décembre 1993 et, à ce même endroit, le 23 janvier 1994. Si nous usions de la métaphore théâtrale, nous dirions que, dans la composition de son livre, l'auteur respecte presque les trois unités « classiques » de temps, de lieu et d'action. La dramatique viendrait de la manipulation de contenus contradictoires, celle-ci exprimant évidemment les contradictions du face à face des auditoires qui sont autant d'acteurs de camps historiquement associés ou opposés, qu'il s'agisse des chefferies locales pour la sphère coutumière, de l'archevêque de Nouméa pour la sphère religieuse, ou du haut-commissaire pour la sphère politique, l'intrigue portant sur les modes de résolution en temps réel à la fois des phases historiques passées et présentes.

C'est la scénographie détaillée et l'effet cumulatif des trois événements mis en séquence qui confèrent à l'ouvrage sa valeur exemplaire. Trois cartes nous introduisent successivement au découpage territorial des trois provinces issues des accords de Matignon, puis à la partie septentrionale du territoire circonscrivant l'aire culturelle Hoot ma Whaap et, enfin, au niveau des quatre « maisons » constitutives des lieux. Le dispositif d'exposition est rendu pleinement opérationnel par la mise en annexe (pp. 217-260) du corpus principal. On se perd certes un peu dans la numérotation des photos du cahier en couleur et les auteurs de ce type d'ouvrage gagneraient à étoffer les légendes des photos de façon à en faire des documents scientifiques à part entière et non plus seulement des « illustrations » de l'écrit. On appréciera l'importante annexe (pp. 217-260) qui retranscrit l'intégralité des paroles cérémonielles prononcées à Balade pour le cent cinquantième anniversaire de la première messe de 1843 et qui restitue dans leur cadre chronologique les principales phases (*hoor* et *puunyai*) des discours tenus et des prestations assurées. Un glossaire (pp. 269-270) ajoute à la richesse de la documentation fournie, encore que l'explication doive davantage aux interactions entre le lexique français et le lexique nyelâyu (par exemple sur les termes « chemin », « grande maison », « coutume », « culture », « politique ») qu'à la seule langue vernaculaire dans laquelle se meuvent les discours.

L'ouvrage conclut justement sur une mise en cause de la catégorisation française du « politique » que l'auteur déconstruit pour la Nouvelle-Calédonie kanak en trois catégories associées et parfois concurrentes : politique, coutume, culture. Comme Denis Monnerie l'énonçait déjà clairement dans son article de 2003 (p. 230) :

« Les Kanak sont des praticiens avertis de la "politique" [...]. Ils sont conscients qu'il s'agit d'une forme importée de pouvoir sur les relations sociales. En qualifiant la "politique" de "case des Blancs", [ils] renversent la perspective du tout politique, la notion sociale kanak de "case", de "maison" devenant une notion universalisante, la "politique" une forme particulière d'organisation de la société. "Culture" et "coutume" sont perçues comme autochtones et dotées d'une valeur d'antériorité par rapport à la « politique ». Ce sont la "culture", la "coutume" qui donnent leur signification profonde à l'aspiration fondamentale d'une réorganisation du pays sur des bases non coloniales. »

Le livre apporte la preuve documentaire de cet état de pensée. On pourra ergoter sur la position centrale ou non des cérémonies de *thiam* comme opérateurs principaux ou non de la « coutume », de la « culture » et *in fine* de la « politique ». Sur ce plan, on dira simplement que si les théories passent, les corpus restent. Ce sont bien les corpus qui donnent corps à « la parole de la Maison », titre de l'ouvrage réputé récapituler son contenu essentiel.

En accordant de l'importance à des événements insignifiants, l'anthropologue se donne le redoutable privilège de proposer une nouvelle hiérarchie des choses et une nouvelle échelle de valeurs. Certes les *thiam* comme « cérémonies d'accueil » ne sont pas des évé-

nements insignifiants – surtout pas dans la culture considérée – mais ils sont à coup sûr l'envers du décor européen, le côté jardin par rapport au côté cour. Ils sont le contrepoint des « grands événements » que consigne l'histoire sous l'appellation labellisée des accords de Matignon et de Nouméa. Dans ce cadre, avoir collecté des corpus détaillés est en soi un acte politique d'immortalisation d'une tradition endogène. En avoir proposé une interprétation fortement contextualisée est un autre mérite incontestable de cet ouvrage, la « preuve par le corpus » restant, jusqu'à preuve du contraire, la meilleure garantie d'un authentique travail scientifique en sciences humaines.

Raymond MAYER,  
Université Omar Bongo de Libreville  
et Université de Lyon 2

SAM Drilë et Francia BOI, 2006. *La leçon du bénitier. Tha tro kô a pitru. Conte kanak drehu-français*, Nouméa, ADCK-centre culturel Tjibaou et grain de sable jeunesse, 28 p., ill. couleur, lexique français et drehu, CD audio bilingue.

POATYIÉ Anna Pwicêmwâ et David DIJOU, 2008. *Le chasseur de la vallée. I pwi-a i-pwâ mûrû géé nâ môtö. Conte kanak paicî-français*, Nouméa, ADCK-centre culturel Tjibaou et grain de sable jeunesse, 28 p., ill. couleur, lexique paicî, CD audio bilingue.

Voici les quatrième et cinquième albums de la collection jeunesse bilingue illustrée que le centre culturel Tjibaou et les éditions grain de sable ont initiée, dans la même veine que les précédents dont nous avons déjà rendu compte dans de précédentes parutions (voir *ISO* 120-121 pour le 2<sup>e</sup> et 122-123 pour le 3<sup>e</sup>). Ils proposent deux nouvelles histoires, un conte de Lifou, et l'autre inspirée de la tradition orale de la région paicî.

Le premier nous parle des méfaits d'un aîné envers son cadet qui, au cours d'une pêche à pied, s'approprie tout ce que son jeune frère trouve sur le platier jusqu'à ce que ce dernier, lassé, joue un mauvais tour à son grand frère, en lui faisant mettre l'orteil dans un bénitier « pour le pêcher ». Une fois attrapé et alors que la mer commence à monter, le jeune frère chante pour appeler les vagues et se venger de son frère aîné qui lui volait ses prises. Celui-ci le supplie de l'aider, mais le cadet continue d'invoquer les vagues jusqu'à ce que la mer arrive sous son nez. Là, après lui avoir fait jurer de ne plus lui voler ses prises, il le libère en enfonçant un pieu dans le bénitier. Et la morale de l'histoire pourrait être que l'« on a toujours besoin d'un plus petit que soi ! ». Joliment illustrée avec de belles couleurs mêlant les bleu et vert de la mer à celles plus vives des poissons multicolores et des coraux, nous avons là une nouvelle fois un bel ouvrage pour enfants.

Le second nous plonge dans l'univers surnaturel des vallées de l'intérieur de la Grande Terre où les jeunes garçons ont l'habitude de se rendre pour pêcher dans les rivières ou pour chasser. Si l'histoire fait bien entrer le lecteur dans ce monde effrayant des esprits et autres êtres surnaturels, je n'ai pas trouvé les illustrations aussi attrayantes que dans les précédents ouvrages,